27
69

27
69

Hommage de l'auteur
E. Gérin

LE

SAINT-MAURICE

(NOTES DE VOYAGE)

PAR

E. GERIN.

1G1497-30438

MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Nos 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent
1872

BIBLIOTHEQUE DE LA
VILLE DE MONTREAL

COLLECTION
GAGNON

G827
G369

30438

29 Forme 1580—1-20

LE SAINT-MAURICE.

NOTES DE VOYAGE.

I

EN ROUTE.

Cacouna, Malbaie, Kamouraska, Tadoussac, sont les places favorites des flaneurs durant la belle saison. Nos bateaux s'emplissent et le flot des voyageurs descend et monte le St. Laurent comme une marée de gens poursuivis par l'ennui. Pourquoi plutôt ces places que d'autres ? Dans le bon vieux temps, lorsque des chaleurs intenses venaient nous écraser au sein des villes, on pouvait comprendre cette passion des gens riches pour les rives du golfe St. Laurent. Mais à présent qu'il ne fait plus chaud dans les villes, on grelotte à Cacouna, les dents nous claquent à Tadoussac, et si l'on descend plus bas, on court grand risque de geler complètement.

Non, ce n'est plus la crainte de la chaleur qui pousse vers le Golfe les gens riches et ceux qui tiennent à faire semblant de l'être. C'est en grande partie pour suivre le courant, pour marcher à la file comme les moutons de Panurge, et un peu pour avoir une occasion de distraction, un moment de répit aux affaires. Pour quelques-uns aussi,—il y en a de tous les goûts,—c'est un prétexte qu'ils saisissent aux cheveux pour allonger un peu la chaîne qui les attache au pôteau conjugal.

De tels voyages ne devraient se faire que dans le double but de réparer sa santé et d'apprendre du nouveau, d'acquérir des connaissances intéressantes. Dans ce cas, un voyage dans le St. Maurice aura plus d'appas qu'une promenade à Cacouna.

Il serait injuste pour le moment de reprocher au public de ne pas s'inquiéter davantage du St. Maurice. Les voies de communication sont insuffisantes pour satisfaire les exigences d'un public voyageur. Mais ceux qui ont le courage de ne pas craindre quelques jours de canot d'écorce, de barge ou de chaland et qui se donnent la peine de visiter le territoire situé en arrière de nous, ceux-là reviennent contents et confiants dans l'avenir de ce territoire.

C'est ainsi que, grâce à une bienveillante et gracieuse invitation, nous avons fait le voyage de la Tuque en compagnie des plus aimables compagnons de France et de Navarre, quoiqu'il y eut un descendant d'américain, un prussien, un irlandais et un canadien de la vieille souche.

C'était le 1er Août que nous partions de Trois-Rivières. Il avait plu presque sans relâche durant les trois semaines précédentes; nous avions des craintes bien naturelles. Bénédictions de la Providence! Nous n'avons pas eu un grain de pluie sur la route.

Tous ceux qui songent au chemin de fer des Piles—et qui n'y songe pas?—savent que ce chemin a pour but de rattacher le St. Laurent aux eaux navigables du St. Maurice au-dessus des grandes Piles. Les Grandes Piles sont à dix ou onze lieues de Trois-Rivières. Dans l'espace de ces dix ou onze lieues, la rivière est remplie de rapides et de chûtes qui rendent la navigation impossible. Il y a d'abord à deux lieues de Trois-Rivières la rapide des Forges, lit de roches et de cailloux qui s'étend dans toute la largeur de la rivière, quelques arpents audessous des vieilles Forges St. Maurice. C'est là, au pied de ce rapide, que le Petit-Poisson s'arrête pour frayer tous les hivers.

Un peu plus haut dans la rivière se trouve la Gabelle, puis la chûte des Grès, où M. Baptist a une grande scierie depuis plusieurs années. La chute des Grès est assez forte. En remontant la rivière on arrive ensuite, après avoir passé l'Ile aux Tourtes et la Pointe à Chevalier, à la grande cataracte de Shawenigan, puis au rapide des Hêtres, à la chûte de la Grand'Mère, aux petites Piles et enfin aux Grandes Piles où la navigation commence pour ne s'arrêter qu'à 70 milles plus haut, à la Tuque.

En général, on se rend donc aux Grandes Piles en voiture. C'est une belle promenade d'ailleurs. Après s'être habitué graduellement à laisser Trois-Rivières, en passant par le Fort Tuyau, fau-

bourg St. Antoine de notre ville, on arrive au côteau de sable qui est à la fois Bois de Boulogne et Pelouse de Longchamps, bocage d'amusement et champ de courses. Quand donc la ville s'étendra-t-elle de ce côté ? Plus tard, lorsqu'elle aura pris de l'extension du côté de la rue des Champs. C'est égal, il est consolant de sentir que nous sommes encore dans les limites de la cité, que nous sommes sous la protection de notre police et de nos pompiers, tant que nous n'avons pas laissé la pierre-borne. Nous partons pour un long voyage à travers la forêt, qui sait si nous reviendrons ? O pierre-borne, adieu !

Et nous voila dans Ste. Marguerite, sur ces coteaux où l'on cultive les bluets et les sapins secs. En été c'est le rendez-vous des jeunes filles qui aiment à cueillir des fruits et en hiver des gamins qui vont chercher du bois avec des chiens. Au demeurant jolis paysages qu'un peu de soin pourrait embellir beaucoup. Quand notre ville aura une population de 50,000, c'est ici que les riches bourgeois se bâtiront des résidences champêtres. La première maison sur ce chemin, après qu'on a quitté la ville est aujourd'hui fermée et abandonnée. C'est un pauvre vieillard qui l'habitait jadis. Né en Irlande, cet homme était venu en Canada à l'âge de 25 ou 30 ans. Après avoir amassé une modeste aisance, bien modeste, il s'ennuya de son pays et voulut y retourner. Il en était parti depuis une trentaine d'années. Arrivé à sa place natale, il ne s'y reconnaissait plus, tout était changé. Pas un ami qui se souvienne de lui. Il reprend presqu'aussitôt le chemin du Canada et vient mourir dans cette petite maison. Il avait dépensé toutes ses épargnes pour son voyage et il était trop âgé pour se mettre à gagner de l'argent. Il mourut de misère et de chagrin.

Nous tombons ensuite dans le fief St. Maurice qui est uni à la Banlieue pour les fins municipales et au comté de St. Maurice pour les élections parlementaires. Ce fief, comme celui de St. Etienne, dépendait autrefois des Forges. M. Mathew Bell possédait cette immense étendue de terre. Plus tard, M. P. B. Dumoulin acheta le fief St. Maurice et MM. Stuart et Porter le fief St. Etienne. Le fief St. Maurice, avec le poste des Forges, devra former bientôt une paroisse. Déjà il y a eu une chapelle aux Forges.

Voyez donc quelle activité, quelle fumée, quel branle-bras, c'est le poste des Forges. Tout marche, la fonderie, les fourneaux pour faire le charbon de bois, les hommes qui charroient la mine, d'autres qui vont au magasin, etc. Ce sont MM. McDougall qui ont ainsi ramené la vie et la prospérité. Tout s'en allait en ruines lorsqu'ils en ont fait l'acquisition pour une bagatelle. Tous les jours de nouvelles améliorations viennent donner un surcroit d'élan à

leur exploitation industrielle. C'est une famille patriarchale que la famille McDougall. Ils sont huit frères, tous hommes d'affaire et tirant sur la même corde avec un accord parfait. C'est à leur père, feu M. John McDougall, qu'ils doivent cette organisation parfaite. Le magasin en ville, les magasins des forges, l'exploitation des forges St. Maurice et des forges de l'Islet, tout cela fonctionne d'après une direction concertée, et toutes les affaires se font sous la raison sociale de "*John McDougall & sons*," comme si les fils voulaient encore que l'ombre de leur père protège leur union.

St. Etienne ! joli village, avec haute-ville et basseville, belle église en pierre toute flambante neuve. Un peu plus haut que le village on voit à droite la route qui conduit aux Grès. Là encore il y a un poste considérable de travailleurs. Le moulin est bâti sur un des plus beaux pouvoirs d'eau qu'on puisse désirer. Au milieu de ce poste, M. J. Baptist est comme un roi, mais un roi tel qu'on en voit dans les contes de fées, un roi aimé, bienfaisant et juste pour tout le monde. Son trône ne sera jamais renversé par la Commune. Les terres ne sont pas bien bonnes à St. Etienne. Le sable est généralement sec et peu fertile. A Shawenigan, le sable est plus frais et la moisson est meilleure. Il y a un joli village à St. Boniface aussi. L'église est construite sur le versant méridional d'une chaîne des Laurentides.

Plus haut que Shawenigan il y a encore une paroisse qui sera fondée dans un an. La place de l'église est marquée et le clocher de St. Mathieu s'élèvera bientôt au sein de la forêt. Au-dessus de St. Paulin surgit en même temps la paroisse de St. Alexis. Quelques jeunes gens de Montréal ont pris des terres entre St. Mathieu et St. Alexis, sur le bord du lac des Souris, et ils s'accordent à dire que la terre est excellente pour la colonisation. Dans le lac ils prennent du poisson autant qu'ils veulent. Voilà jusqu'où la colonisation a pénétré. Et dire qu'il y a vingt ans, il fallait un guide pour aller de Trois-Rivières à Shawenigan. Qui peut prévoir les développements que prendra le territoire du St. Maurice dans les vingt ans à venir ?

Ste. Flore vient à peine de naître et déjà c'est une belle paroisse. Presque toute la paroisse est formée par une vallée qui se trouve entre deux chaînes des Laurentides. Le sol est excellent. Il y a des côtes cependant, qui sont rudes à traverser, mais n'importe, nous sommes aux Grandes Piles avant six heures du soir.

II

LES PILES.

Nous commençons sérieusement la vie de voyageur du St. Maurice. Nous déployons nos tentes pour camper sur le bord de l'eau. Notre wigwam est l'abri le plus agréable que je connaisse. Seulement les maringoins, les moustiques et les brûlots sont des compagnons de voyage dont on se dispenserait volontiers. Ils nous dévorent ; le seul moyen de défense que nous ayons contre eux, c'est de fumer. Il n'y a pas le moindre doute que c'est aux mouches que nous devons l'usage de la pipe. Les mouches font perdre la patience et donnent de l'humeur. C'est pourquoi les sauvages ne négocient aucun traité sans commencer par allumer le calumet. Lorsqu'ils veulent la concorde ils fument le calumet de la paix. Lorsqu'ils n'en veulent pas, peu leur importe que les mouches piquent, ils n'en auront que plus de rage contre l'ennemi.

Les Piles ! Saluons les Piles, c'est le siége d'une ville future et d'une ville qui deviendra grande. Que le chemin de fer des Piles passe d'un côté du St. Maurice ou de l'autre, cette place n'en restera pas moins le pied de la navigation.

Pourquoi cette place a-t-elle été appelée les *Piles*, c'est plus qu'il est facile de dire. Est-ce à cause des Piles de rochers qui se trouvent dans la rivière ? est-ce à raison des montagnes avoisinantes qui sont superposées les unes sur les autres ? Quoiqu'il en soit le poste des Piles est appelé à un brillant avenir. Il y a là un rétrécissement de la rivière, les rochers s'avancent de chaque côté et ne laissent à l'eau qu'un passage étroit. C'est en cet endroit que le gouvernement fédéral se propose de construire, cette année même, une chaussée qui devra refouler l'eau et couvrir les *battures*, et par là même faciliter la descente des billots. On a calculé que ces travaux coûteraient $10,000 La rivière sera réellement fermée par la chaussée, mais des empellements seront pratiqués afin de laisser passer l'eau et les billots quand on le voudra. L'eau a été tellement haute depuis le printemps qu'il a été impossible de commencer les travaux, de prendre la mesure de son niveau au-dessus des rochers.

Sur le côté est de la rivière les rochers forment un canal naturel qu'on dirait avoir été taillé exprès pour une place de moulin. C'est un pouvoir d'eau magnifique. La terre sur le côté est appartient à M. G. B. Hall et fait partie du township Radnor. Dès qu'il fut

question du chemin de fer, il y a quelques années, on avait commencé la construction de plusieurs maisons et la charpente reste encore là pour attester les espérences déçues. Il y a cependant sur le côté est un chemin de voiture qui vient jusqu'aux Piles, et les établissements de St. Tite s'avancent rapidement dans cette direction. Les forges nouvelles de M. Larue ne sont qu'à quelques milles, mais tout cela n'empêche pas les commerçants de bois de toujours monter dans le St Maurice par le côté ouest de la rivière, par Shawenigan et Ste. Flore.

Le dernier colon sur le chemin des Piles est M. Deschènes. Il est logé à l'extrémité du chemin. Qu'il prenne patience ! Dans quelques années les voisins ne lui manqueront pas.

III

EN CANOT.

Nous sautons dans notre embarcation et nous voilà partis pour la Tuque. Nous sommes cinq voyageurs et nous avons six hommes pour diriger notre embarcation. Nous arriverons à bon port, car c'est Bazile Thibault qui tient le gouvernail, et Bazile Thibault connaît le St. Maurice comme un oiseau connaît son nid. Lorsque l'heure du dîner arrive, Bazile Thibault nous prépare à manger. Il tient la queue de la poêle à frire aussi bien que le gouvernail. Tous les hommes d'ailleurs sont de joyeux compères, connaissant bien les *Cheneaux* et capables de nous guider jusqu'au pôle nord.

Nous naviguons dans ce qu'on appelle une barge de l'Ottawa, c'est une sorte de grand canot svelte, bien fait, et qu'on ne construit en effet que sur les bords de l'Ottawa. Nous sommes onze à bord et l'on pourrait être encore cinq ou six de plus. C'est l'embarcation la plus commode pour les excursions de plaisir. Pour monter les provisions de chantier et les chevaux, les commerçants de bois se servent de préférence de grands chalands où l'on peut s'entasser sans crainte. A l'arrière, il y a une cabine où l'on peut coucher et dormir, quand les puces veulent bien nous en laisser le loisir. Enfin pour les voyages pressés, il y a le canot d'écorce, embarcation favorite des voyageurs du St. Maurice.

Jadis il y avait un bateau à vapeur entre les Piles et la Tuque. C'était une noble tentative que nous devions à l'esprit entreprenant de l'ancienne compagnie américaine de MM. Philipp, Norcross

& Cie., mais la navigation à vapeur sur le St. Maurice cessa lorsque la compagnie tomba en banqueroute. Aujourd'hui il faut se contenter de la rame et de l'aviron. Pour de longs intervalles on peut cependant aller à la *cordelle.*

Qu'est-ce qu'aller à la *cordelle ?*

Lorsque le rivage le permet, un cheval ou des hommes remorquent l'embarcation au moyen d'une corde attachée à l'avant. Tout de même il faut trois jours pour aller ainsi des Piles à la Tuque. Mais nous avons tout le comfort désirable et nous entreprenons le voyage gaiement en chantant sur l'aviron ces chansons que les échos du St. Maurice ont répétées tant de fois.

IV

DES PILES A MATAWIN.

Le premier colon que l'on trouve, le long de la rivière, après avoir quitté les Piles est M. Maurice Larivée. M. Larivée est un hardi pionnier. Il est toujours au premier rang de ceux qui s'avancent à travers la forêt sauvage. Le premier il a été se construire une cabane à l'endroit où est aujourd'hui Ste. Flore. Lorsque Ste. Flore est devenue une paroisse, il a laissé sa terre et s'en est allé plus loin, sur le St. Maurice, aux avant-postes de la civilisation, où nous le trouvons aujourd'hui. Il a plusieurs enfants qui, eux aussi, vivent dans le St. Maurice et quelques uns même ont déjà pris femme.

A notre gauche se montre bientôt la ferme de M. Alex. Oman, vis-à vis l'île aux Fraises. Le paysage en ces endroits est varié et pittoresque. Tantôt le bord de la rivière n'est qu'un rocher escarpé comme les rives du Saguenay ; tantôt c'est une plaine unie où le *foin bleu* remplace en abondance les grands pins abattus pour le commerce. Du moment que nous approchons des habitations, nous entendons le bruit des clochettes qui rappelle le *Ranz des vaches* des montagnes de la Suisse. Il n'y a pas une vache dans le St. Maurice sans qu'elle porte à son cou cet ornement sonore.

A deux lieues au-dessus des Piles nous souhaitons le bonjour, en passant, à Toussaint Bellemare. Toussaint Bellemare est une des célébrités du St. Maurice. Il n'a pas de supérieur comme chasseur, comme nageur ou comme guide de canots. C'est lui qui retira de l'eau le fils du Gouverneur Head lorsque cet infortuné jeune homme se noya à la Grand'Mère. Un sauvage était

parvenu à trouver au bout d'une perche, l'endroit où il gisait au fond de la rivière, mais c'est Bellemare qui, plongeant hardiment, rapporta sur le rivage le fils du représentant de notre souveraine.

Cette famille de Bellemare est presque toute employée dans le St. Maurice. On en retrouve quelques-uns à la Rivière-au-Rat ; d'autres sont employés de la compagnie de la Baie d'Hudson. Un des fils de Toussaint est établi un peu plus haut que son père, sur la ferme commencée autrefois par Vassal. Le sol est excellent en cet endroit ; on voit sur la rive gauche comme un immense plateau de sol arable qui s'étend jusqu'au-delà de la Mékinac. Vassal qui avait commencé des défrichements ici était le petit fils de M. Vassal de Monviel, ancien adjudant-général de milice pour le Bas-Canada.

Un autre colon du nom de Beauce est aussi venu s'établir dans le voisinage de Bellemare, depuis quelques années.

Après avoir passé l'île Pigouînak (mot sauvage employé par euphémisme sur les cartes et dans les rapports officiels pour désigner l'île que tous les voyageurs appellent l'île aux Morpions,) nous trouvons encore sur la rive gauche une série d'habitations et de fermes plus ou moins avancées. C'est d'abord Henri Cadorette, homme de canot et guide renommé. MM. Tessier et Lemieux sont établis à peu de distance de Cadorette, puis vient la maison du Père Tournel situé au pied d'une des plus hautes montagnes du St. Maurice, à l'embouchure de la Mékinac.

La rivière Mékinac est à quatre lieues et demie des Piles. C'est une étape assez ordinaire pour les voyageurs qui remontent la rivière, mais comme nous avons des rameurs émérites, nous passons outre. Il y a là cependant une ferme assez considérable commencée, il y a qu lques années par M. Laurent Lajoie et qu'il a depuis abandonnée à ses gendres, les fils de Larivée.

Quelques arpents au-dessus de la Mékinac se trouve la Pointe-à-Château où, dans l'automne de 1869, une dizaine d'hommes se noyèrent en traversant le remous. D'où vient ce nom de Pointe-à-Château ? Assurément, il n'y a pas de château dans le voisinage. Il paraîtrait que cette noyade de 1869 n'est pas le premier événement sinistre dont ces rochers ont été témoins. La tradition rapporte qu'un nommé Château, trafiquant de pelleteries, y perdit la vie, il y a longtemps, et que son nom s'est attaché à la place.

Il est moins difficile d'imaginer pourquoi on a donné au rapide que nous trouvons ensuite, le nom de *Rapide de la Manigance*. Il en faut en effet de la manigance pour rebrousser le courant dans ce rapide. Le courant est d'une force et d'une rapidité extraordi-

naire et le lit de la rivière est émaillé de rochers dont un bon nombre se montrent à fleur d'eau. Le gouvernement a fait jadis creuser le chenal, cependant, et les bateaux à vapeur peuvent y passer.

Nous passons ensuite la Pointe-au-Doré, autre rapide beaucoup moins fort que le précédent, puis notre embarcation longe *La Cuisse*, immense bloc de granit qui doit son nom à la forme que lui a donnée la nature.

Le soleil baissait à l'horizon, les mouches nous entouraient plus nombreuses que jamais, lorsque nous sommes arrivés en vue de la Matawin. Nous n'étions pas fâchés de prendre un peu de repos et de goûter les douceurs d'une bonne maison et d'une bonne table. Ce comfort désiré nous le trouvons chez M. Isaïe Nault. Sa maison n'est pas grande, mais on y est si bien reçu, les demoiselles Nault sont si aimables et si prévenantes. M. Nault n'est pas isolé en cet endroit. D'un côté, son fils, Vincent Nault est à se défricher une fort jolie ferme, de l'autre, il y a la ferme de M. Baptist tenue par un nommé Vaillancourt. La place est belle, avantageuse, et prendra de l'importance à mesure que la colonisation avancera dans le St. Maurice.

D'ici à deux ans il faut que le gouvernement local fasse terminer le chemin projeté pour aller à Ste. Flore à l'embouchure de la Matawin. Ce projet, conçu par le Dr. A. Dubord, agent des terres, est en voie d'exécution. Il ne reste plus que cinq lieues à faire. A coup sûr, ce chemin est plus important pour la colonisation que tous les chemins que le Révd. M Brassard a fait faire à la tête de la Matawin, au prix de $30,000 à $40,000. Le chemin dont nous parlons, outre les avantages qu'il offrirait à la colonisation, serait aussi très utile pour le commerce de bois. Il y a d'ailleurs dans cette partie, de bonnes terres, d'excellentes terres pour la culture. Si le gouvernement avait déployé un peu plus d'énergie et d'activité, les défrichements seraient rendus jusqu'à la Matawin. Il y aurait tout le long de la Rivière des paroisses comme celles de Shawenigan et de Ste. Flore.

Il y a une une infinité de gens qui se laissent effrayer par les rochers et les montagnes qu'ils voient le long du St. Maurice et qui, par une excursion de quelques jours dans les Chenaux, reviennent en décrétant que tout le territoire est impropre à la culture. D'abord ces montagnes ne sont pas aussi arides qu'on veut bien le dire. Elles feraient certainement, la plupart du moins, de très-bons paturages. Ensuite, consultez ceux qui ont visité sérieusement l'intérieur, ceux qui n'ont pas craint de s'éloigner du St. Mau-

rice, et ils vous diront qu'ils ont vu d'immenses étendues de terre propres à la culture.

Le St. Maurice présente un très-joli coup d'œil à l'embouchure de la rivière Matawin. Le fleuve s'élargit et une île coquette berce mollement ses arbres au pied des montagnes. Le paysage est digne d'un artiste. La Matawin elle-même se jette dans le St. Maurice en cascades répétées. C'est même de là que lui vient son nom, car *Matawin* veut dire *Rivière qui tombe en rapide.* Il y a de très-bonnes terres le long de cette rivière qui prend sa source dans la voisinage de l'Ottawa. Plusieurs fermes ont même été défrichées, entre autres au Joug-au-Bœuf et au lac des Pins où M. Hall a des établissements considérables, et où M. Brassard essaie de fonder une colonie.

On le voit parce que nous avons dit, la Matawin coule dans une direction presque parallèlle au St. Laurent. Aussi l'on atteint aujourd'hui cette rivière par une infinité de chemins. Dans la Matawin centrale d'abord, on n'y va, surtout en hiver, que par Shawenigan et le lac Pisagunk ou Mistagance comme l'appellent tous nos hommes de bois. Et l'on va aussi à la Matawin par St. Gabriel de Brandon, St. Jean de Matha et St. Michel des Saints. La Matawin n'est pas navigable, mais elle descend très bien le bois. Depuis nombre d'années M. Hall fait des billots en arrière de Joliette et, par la Matawin, ces billots arrivent à Trois-Rivières, à la fin de Juin ou de bonne heure en Juillet.

Il y a de la place pour fonder plusieurs paroisses seulement sur cette rivière.

Il y a ici, à l'embouchure de la Matawin, un quai tout préparé par la nature et M. Vincent Nault a déjà planté un poteau d'amarrage afin que rien ne manque lorsqu'un bateau à vapeur remontera vers la Tuque.

V

LE SAUVAGE ET LE COLON.

Il faut se mettre en route. En effet, le soleil est à peine de quelques pouces au-dessus de l'horizon qu'il faut lever l'ancre, c'est-à-dire détacher la ficelle qui nous attache au rivage. Il est encore grand matin lorsque nous passons devant la demeure du père Tommy Laframboise ; néanmoins il est déjà sur pied et même il a déjà commencé à disputer sa meilleure moitié. Tommy Laframboise est un type. Irlandais de naissance avec un nom canadien, il

a voyagé longtemps au service de la compagnie de la Baie d'Hudson et s'est marié d'abord à une Squaw. Cette première femme lui a donné plusieurs enfants qui vivent de la vie sauvage. Quoique très-avancé en âge il a convolé dans de nouveaux liens, et cette fois il est marié avec une canadienne. Allez dans sa hutte, vous serez accueilli avec tous les honneurs de la plus cordiale hospitalité. Mais ses mœurs ont conservé tous les plis de la vie aventureuse des bois. Il ne travaille que juste ce qu'il faut pour vivre.

Saluons en passant le Mont-Caribou, sommet élégant qui s'élance vers le ciel, et préparons-nous à passer la vallée de la Bête-Puante. Mais non, la vallée ne jette qu'une agréable odeur de sainfoin, et les défrichements ont réussi parfaitement ; c'est M. Hyacinthe St Pierre qui a commencé ces essais de colonisation et aujourd'hui il a pour successeur M. Damase Charette.

Décidément les premiers voyageurs avaient de l'imagination. La montagne qui s'élève devant nous et qui semble fermer le St. Maurice, ils l'ont appelée Mont-L'oiseau et prétendent qu'elle a la forme d'un oiseau. Alors c'est un oiseau qui n'existe plus, ou bien les ravages du feu sur la crête de la montagne l'ont bien défigurée. N'importe c'est un des pics les plus élevés du St. Maurice. Il a du reste de la réputation dans les annales de la fantasmagorie.

La plupart des voyageurs vous assurent qu'il est impossible de camper au pied de cette montagne. La nuit, disent-ils, on entend des bruits de chaînes et des craquements d'os froissés l'un contre l'autre comme si des squelettes se battaient entre eux. Des hommes qui ont essayé de camper là m'ont assuré qu'ils avaient entendu tous ces bruits là et n'avaient pu fermer l'œil de la nuit Mais d'où vient cela, dis-je à l'un d'eux ? Quelle explication donne-t-on ? Pourquoi les esprits frappeurs ou les revenants hantent-ils cette place plutôt qu'une autre, le Mont-L'Oiseau plutôt que le Mont-Caribou ? Une tradition assez vague rapporte que plusieurs hommes auraient été assassinés en cet endroit, et alors, ajoutent-ils, vous savez qu'on ne peut jamais dormir tranquille sur le lieu de sépulture d'un homme assassiné.

Je donne ces faits pour ce qu'ils valent. Les uns y croiront, les autres en riront, mais il n'en restera pas moins vrai que c'est la croyance générale dans le St. Maurice que le pied du Mont-L'Oiseau est hanté par des êtres mystérieux. Si vous êtes sujet à avoir la chaire de poule, n'allez pas vous coucher au bas de cette montagne.

Tout en parlant de ces apparitions fantastiques, nous voilà déjà rendus à la Grand'Anse, à douze lieues plus haut que les Piles.

Nous ne sommes plus dans un pays sauvage. De chaque côté de la rivière des défrichements s'étendent à plusieurs milles à la ronde. Du côté droit de la rivière sont les fermes de M. Hall où l'on aperçoit d'immenses prairies et des paturages qui s'étendent à perte de vue. Sur le côté gauche du St Maurice sont les fermes de M. Gouin et l'établissement de M. Théodore Olscamp.

Voilà le vrai pionnier canadien. Parti de Trois-Rivières, avec sa femme, depuis quelques années seulement, il s'est défriché une terre superbe, où il récolte en abondance du foin et de l'avoine qui se vendent si bien dans le voisinage des chantiers. Lorsque le foin vaut $10 à Trois-Rivières il se vend $20, à la Grande Anse. Aussi, l'an dernier, seulement avec sa récolte de foin et d'avoine, M. Olscamp a-t-il recueilli un bénéfice net de $800. Sa récolte est infiniment meilleure cette année. Le foin, du mil pur, a plus de cinq pieds de haut et il a été engrangé en bon ordre. En dehors du travail de la ferme, M. Olscamp trouve encore moyen de s'adonner à la chasse et au commerce de bois.

Il est très-bien logé de maison, grange et dépendances. On trouve chez lui tout le comfort désirable. Il a même une glacière et il reçoit le *Constitutionnel* depuis trois ans.

Aujourd'hui, M. Olscamp est un cultivateur riche. Il faut dire aussi qu'il a été bien secondé par sa femme qui est aussi intelligente que laborieuse.

Il y a donc de l'avenir dans le St. Maurice pour le colon qui veut réellement travailler.

Le noyau d'une paroisse est tout formé ici. Deux ans après l'ouverture du chemin de fer des Piles, il y aurait une chapelle.

VI

STE. AMASQUINE.

Nous nous dépêchons de doubler l'île aux Noix et l'île de Pierre et nous allons faire un peu la pêche à l'embouchure de la Petite Batiscan. La Petite Batiscan! c'est le sentier de la guerre que suivaient les sauvages lorsqu'ils avaient déterré le tomahawk. Tout est rempli ici des souvenirs des premiers maîtres du sol.... Un peu plus haut sur la rive droite du St. Maurice se trouve Ste. Amasquine, lieu renommé par les combats dont il a été témoin. On y trouve encore des restes des fortifications. Les Iroquois venaient par la Gatineau attaquer les Algonquins pendant que

ceux-ci étaient occupés à la chasse et à la pêche. C'est ici qu'on revoit le théâtre ordinaire de leurs rencontres. Pauvres Iroquois ! Pauvres Algonquins ! c'est à peine aujourd'hui s'il reste de vos tribus jadis si puissantes quelques débris épars !

Voilà la Wessonneau et la Rivière au Rat !

VII

RIVIÈRE-AU-RAT-VILLE.

Nous sommes ici au milieu d'un village.

La rivière Wessonneau et la Rivière-au-Rat se jettent dans le St. Maurice presque côte à côte et donnent à cette dernière rivière un élargissement remarquable qui se fait sentir jusqu'à la Grande-Anse. Bien que se réunissant ainsi à leur embouchure la Wessonneau et la Rivière-au-Rat prennent cependant leurs sources dans une direction tout à fait opposée. La Rivière-au-Rat remonte jusque dans le voisinage du Vermillon, tandis que la Wessonneau, serpentant à travers la forêt, se tient presque toujours parallèle à la Matawin. Depuis nombres d'années les commerçants de bois ont pris, le long de ces deux rivières des quantités innombrables de billots de pin et Dieu sait quand ces deux riches vallées seront épuisées.

Le St. Maurice nous offre ici, de chaque bord, des plaines unies et fertiles. C'est, sans contredit, la plus belle place du territoire, entre les Piles et la Tuque, pour l'agriculture à présent, et plus tard pour une ville. Il y a ici dix-sept familles qui vivent de la terre, à l'exception de deux ou trois familles sauvages qui s'occupent principalement de la chasse. A la droite du St. Maurice, près de l'embouchure de la Wessonneau et de la Rivière-au-Rat, il y a la ferme de M. Broster logée avec élégance, la ferme de M. Baptist, exploitée par M. Adams, où l'on remarque l'aisance et le comfort que l'on peut trouver chez nos meilleurs cultivateurs des vieilles paroisses. Sur la rive gauche, en face de la Rivière-au-Rat, il y a la belle ferme de M. Gouin, tenue avec un ordre parfait par M. Mercure. Il y a ensuite M. Dontigny, qui est un cultivateur à l'aise, M. Bellemare, etc.

Ce groupe d'habitations forme un véritable village au milieu duquel s'élève une fort jolie chapelle catholique. On comprend qu'à la Rivière-au-Rat, il n'est pas facile d'avoir un prêtre résident, ni d'avoir la messe bien souvent ; néanmoins ces braves colons

sont bien heureux d'avoir la messe quatre fois par année, deux fois en été et deux fois en hiver; en été lorsque les missionnaires Oblats qui évangélisent les Tête-de-Boule descendent de leurs missions lointaines et y remontent; en hiver lorsque le missionnaire va faire le tour des chantiers.

Tout annonce ici la vie et l'activité de nos campagnes canadiennes. Le soir que nous avons passé à la Rivière-au-Rat, en nous promenant le long du St. Maurice, vis-à-vis les habitations nous entendions le son du violon et le joyeux sautillement de la danse. Partout où se trouvent une dizaine de Canadiens on peut être sûr qu'il y a un violon et qu'on y parle de danser. Un bon Canadien qui a marché toute la journée est encore capable de danser toute la nuit. Dans les chantiers même il est rare qu'il n'y ait pas un joueur de violon pour divertir la compagnie durant les longues soirées d'hiver. Où que nous allions, nous restons toujours les mêmes; nous pouvons changer de climat, mais nous ne changeons pas de sentiment.

Les femmes aussi sont à la Rivière-au-Rat ce qu'elles sont un peu partout ailleurs. Elles aiment à parler, à cancaner, à ramasser toutes les histoires; de même que dans nos vieilles localités les femmes connaissent généralement toutes les anecdotes charitables qui peuvent circuler sur le compte du prochain, de même ici les femmes peuvent vous apprendre la vie intime de toutes les familles établies dans le St. Maurice. Et, faut-il le dire? que d'hommes sont femmes sur le chapitre de la médisance!

On attendait avec grande anxiété le curé de Ste. Flore à la Rivière-au Rat. Il devait se rendre pour bénir l'union matrimoniale d'un couple de l'endroit, mais, pour une raison ou une autre, il n'y a pas encore été. Il y a des intrigues d'amour à la Rivière-au-Rat, comme partout ailleurs. Eh! mon Dieu, nous l'avons dit, le genre humain est toujours et partout le même.

De la ferme de M. Gouin où nous couchons, grâce à une généreuse hospitalité, nous avons devant nous un paysage ravissant. La beauté naturelle du paysage est encore rehaussée par l'éclat du soleil couchant qui disparait lentement dernière les montagnes au milieu de flots d'or et d'azur. Notre ami B....., épris d'admiration à la vue de ce paysage, sort son papier et ses crayons et va se percher sur une clôture pour prendre un croquis de la Rivière-au-Rat. Mais les maringoins et les brulots ne tardent pas à s'acharner à notre artiste avec une telle furie que l'enthousiasme n'y peut plus tenir et qu'il faut remettre les crayons dans l'étui et les mains dans les poches. Je dois ici une apologie à l'ami B..... que j'ai appelé " prussien." Il prétend que né à Sarlouis, dans la Prusse

Rhénane, et sympathisant pour la France, il ne peut être équitablement rangé dans la Landwehr de M. Bismark. Je n'y retournerai plus.

Ces grandes fermes que possèdent nos marchands de bois à la Rivière-au-Rat et en d'autres endroits du St. Maurice, leur sont d'un immense avantage. Elles leur fournissent à peu près tout le foin dont ils ont besoin. Ainsi M. Baptist n'achète plus de foin pour ses chantiers; il en a suffisamment sur ses fermes. M. Hall n'en achète presque pas non plus.

Quittons la Rivière-au-Rat, donnons un dernier regard à son beau paysage, à son village, à sa chapelle, à ses fermes luxuriantes, et, en avant! tous à bord pour la Tuque.

VIII

LA TUQUE.

C'est la dernière journée de notre voyage en montant. Les hommes sont gais et plus alertes que les jours précédents; ils sentent que nous arrivons au port et que dans quelques heures ils seront au terme du voyage. Aussi, avec quel courage ils surmontent les obstacles! Ils remontent le Rapide Croche à travers les pointes hérissées des rochers, et parfois il semble que notre embarcation elle-même est obligée de se courber pour glisser entre les rocs qui nous barrent le passage.

En haut du Rapide Croche on se trouve en face de montagnes d'une hauteur vertigineuse. Le malheur, c'est que le feu a dépouillé presque toutes ces montagnes de leurs couronnes de verdure et que l'œil n'aperçoit aujourd'hui qu'un sommet jonché d'arbres secs et triste comme des ruines.

Un colon est établi depuis l'année dernière au pied de ces montagnes, un jeune colon avec sa femme. Les époux St. Laurent sont heureux et même lorsque nous avons passé, une sage-femme de la Rivière-au-Rat était chez le jeune colon dans la prévision d'un accroissement prochain de la population du St. Maurice.

M. A. P. Sweesey est logé plus bourgeoisement, à la Grande Pêche. Sa maison est même peinturlurée. On dirait un *cottage* qu'un banquier s'est fait construire à quelques lieues de la ville pour aller s'y reposer aux jours de grande chaleur. C'est sur la ferme de M. Stoddard que M. Sweesey est si bien logé.

Nous perdons de vue la ferme qui se trouve sur la rive gauche

du St. Maurice et nous nous dirigeons vers les grandes prairies de Quinn, à côté du petit lac, et c'est là que nous prenons un dîner de poisson pêché par nous-mêmes et arrosé par un Bordeaux généreux.

Un instant après nous étions en face de l'embouchure de la petite Bostonais ; nous apercevions sa chûte qui dessinait comme une nappe blanchissante au milieu des tertres verts de la montagne ; on distinguait aussi les glissoires construites par le gouvernement pour descendre le bois à côté de la chûte.

Devant nous, dans le lointain, nons distinguons la Tuque. C'est une haute montagne à la crète ronde qu'on dirait placée exactement pour fermer le St. Maurice, car à chacun de ces côtés deux autres montagnes s'élèvent à peu près à la même hauteur. Il a fallu de l'imagination aux premiers voyageurs pour baptiser ainsi la Tuque. Il doit y avoir là-dessous quelque autre histoire dont la tradition trop discrète, n'a point voulu nous rendre compte.

Plus nous approchons de la Tuque, moins nous nous soucions de ce qu'il y a à côté de nous. Aussi nous passons l'île Longue et l'île au Goêland, presque sans nous en apercevoir. C'est la Tuque que nous regardons, la baie que le St. Maurice forme en ce endroit, les bouillonnements de la chûte, la maison du gouvernement située sur le haut de la falaise et où demeure M. Blondint surveillant des travaux publics, père de notre estimable concitoyen, M. Pierre Blondin ; l'établissement de MM. Ritchie et Cull, au pied de la chûte où dix à douze hommes travaillent à la porte... Voilà ce qui attire notre attention. Nous sentons que nous nous retrouvons dans un poste de la vie civilisée.

M. Blondin était au rivage pour nous recevoir et nous amener chez lui, où nous avons eu pendant près de trois jours l'hospitalité la plus large et la plus gaie qu'on puisse désirer.

Nous étions arrivés vers 4 heures de l'après-midi. C'était justement l'heure où du haut du cap, il était le plus agréable de contempler la Tuque et ses environs. Le soleil se dérobant derrière les hautes cimes de la forêt, projetait une vaste pénombre sur la vallée qui se déroulait devant nous. Mais ce que nous avons vu dans cet après midi n'a cependant rien de comparable à ce qu'il nous a été donné de voir durant la nuit. De bonne heure dans la soirée, avant même de voir le ciel s'obscurcir, le tonnerre fit entendre ses premiers roulements derrière la montagne, du côté du soleil couchant. Bientôt, ces roulements se rapprochèrent de nous insensiblement, le ciel se noircit et les éclairs sillonnent les nuages à mesure qu'ils apparaissent audessus de l'horizon.

Il est impossible de se faire une idée du spectacle qui nous a été donné alors. L'obscurité était complète, la pluie tombait par tor-

rents. L'écho répétait de rochers en rochers les mugissements de la foudre, si bien qu'on eut juré que le tonnerre grondait sans interruption. Les éclairs, décrivant dans la nue leurs cercles capricieux, jetaient de minute en minute leur lumière éblouissante sur l'obscurité mate de la forêt et de la rivière. On eut dit des serpents de feu grillant le sommet des montagnes et se baignant dans les flots. Et nous, nous étions comme dans un nid d'aigles ; nous entendions le tonnerre éclater à côté de nous et nous voyions les éclairs glisser sous nos pieds pour déchirer la plaine.

Le lendemain, un spectacle plus triste nous attendait. En traversant la rivière, au pied de la chûte, nos hommes trouvèrent un cadavre mutilé par les corbeaux et par le frottement sur les rochers. Ce cadavre est celui d'un pauvre jeune homme du nom de Regnière, de St. Etienne, noyé le printemps dernier au service de M. Baptist. C'était à l'époque de la *drive*. Ils étaient quatre dans un canot. Un peu au-dessus des Grandes Pointes, dans le Rapide Blanc, le canot fut entraîné par le courant. Regnière vit le danger sans pouvoir l'éviter. Ils étaient près du rivage. Regnière empoigna les branches, arrêta le canot dans son élan et dit à ses camarades de se sauver. L'un d'eux se sauva en effet; les deux autres n'eurent pas le temps. Attiré par le gouffre, le canot tourna et s'engloutit dans l'abîme avec ses trois victimes : Regnière, Marchand et Rouillard. Les cadavres de Marchand et de Rouillard ont été retrouvés peu de temps après l'accident audessus de la Tuque et inhumés là.

Il s'agissait de pourvoir également à l'inhumation de Regnière. Rien n'effraie tant notre instinct d'homme et de chrétien que l'idée de voir un cadavre resté à la voirie. On creusa un trou dans le sable et les restes mortels du brave jeune homme, qui s'était dévoué dans l'espoir de sauver ses camarades, y furent déposés. Une petite croix de bois indique l'endroit.

Du moment que la glace prend, l'automne, les bourgeois font exhumer ces cadavres et les font descendre au cimetière de la paroisse natale.

Cette vie de *drivèrs* est extrêmement périlleuse et il est encore étonnant qu'il ne s'en noie pas plus souvent, quand on songe surtout à la bravoure imprudente de presque tous ces hommes.

La chûte de la Tuque n'a point l'ampleur, ni l'éclat de la grande cataracte de Shawenigan. Néanmoins elle est belle ; elle a une quarantaine de pieds de haut et la masse d'eau, avant de se jeter dans le gouffre bouillonnant, se précipite en vagues moutonnantes, entre deux rochers escarpés, la longueur de trois ou quatre arpents. Le St. Maurice devient tout étroit, à la tête de la chûte,

de telle sorte que l'on dirait d'un canal construit dans le roc vif. C'est peut-être de l'aspect même de ce canal que la place a pris le nom de la Tuque, plutôt que de la forme très indécise de la montagne.

On rapporte que quatre chevaux ont passé dans cette chûte et que tous quatre ont survécu à ce saut périlleux. Il ne faudrait pas recommencer l'expérience tous les jours, sans doute.

C'est bien ici qu'est la tête de la navigation à vapeur sur le St. Maurice. Plus haut il sera difficile d'y mettre jamais des bateaux. Mais des Piles à la Tuque — 70 milles — le St. Maurice est fait exprès pour les bateaux à vapeur. Il y a tout le temps un chenal parfaitement suffisant, même dans les eaux basses de l'été.

Un grand avenir est réservé à la Tuque. Il y aura là une ville avant longtemps. Qu'on ne s'en moque point. Qui aurait dit, il y a trente ans, que St. Christophe, Stanfold, Somerset seraient ce qu'ils sont aujourd'hui ! Dans un avenir prochain tout le commerce du haut du St. Maurice se concentrera à la Tuque.

Il est impossible de voir de plus beaux terrains pour l'agriculture que la vallée qui s'étend depuis la tête de la Tuque jusqu'à l'emboucure de la Croche en passant devant la Bostonais. C'est une vaste plaine, unie comme les terres de la Banlieue de Trois-Rivières. MM. Armstrong et Elliott ont là, à l'embouchure de la Croche, une ferme extrêmement riche. Les terres de la vallée de la rivière Croche ont une réputation bien établie aujourd'hui parmi les gens qui s'occupent des affaires du St. Maurice. Il y a quelques années, un homme de Trois-Rivières, plus habitué à la vie d'aventure qu'à celle de cultivateur, arrivait de Californie, sans rapporter la moindre parcelle des mines d'or de cette riche contrée. La fantaisie lui prit de se faire colon. Il emprunta de l'argent, acheta les choses indispensables et s'en alla s'établir au fond de la Croche, à près de 150 milles d'ici. Aujourd'hui cet homme possède une ferme d'une très grande valeur, il a tous les instruments d'agriculture perfectionnés et il ne doit rien. Ce brave colon est M. Adolphe Larue. En face de la ferme de M. Larue, M. Blondin en possède une autre aussi très-florissante.

C'est un projet rêvé depuis longtemps de relier le St. Maurice au lac St. Jeau par la vallée de la Croche. Il est certain qu'il s'établira prochainement des communications faciles entre le territoire du Saguenay et le nôtre. De tout temps les sauvages ont fait ce trajet très fréquemment. La distance n'est pas considérable.

Autrefois on se servait du St. Maurice pour aller au Saguenay et même pour aller à la Baie d'Hudson. On voit en plusieurs endroits de l'histoire du Canada, sous la domination française, des

corps expéditionnaires partir de Trois-Rivières et aller par le St. Maurice attaquer les Anglais au milieu des glaces de la Baie d'Hudson.

A l'heure qu'il est, on se contente de remonter le St. Maurice jusqu'à Weymontachaigne et Kikendache.

IX

FRANÇOIS LACROIX ET LES TÊTES-DE-BOULE.

Nous étions à examiner le magnifique panorama que la rivière offre à nos regards au-dessus de la Tuque, lorsqu'un point noir commença à grossir, sur l'eau, à côté des estacades du gouvernement. C'était un canot d'écorce que guidait M. François Lacroix, gardien des travaux du gouvernement à l'Iroquois, vingt-cinq milles au-dessus de la Tuque. En quelques minutes, M. Lacroix fut à nous, accompagné d'un jeune sauvage. M. Lacroix est grand chasseur devant Dieu et bon guide ; où il ne passera point personne n'a besoin d'essayer. Sa réputation cependant n'égale pas encore celle de Plamondon qui arrêtait un canot tout court au milieu d'un rapide et glissait comme une anguille à travers les rochers.

M. François Lacroix a épousé, il y a une dizaine d'années, Marguerite Jane Parker, fille d'un employé de la compagnie de la Baie d'Hudson et d'une sauvagesse. Aussi Marguerite parle cinq ou six idiomes sauvages et peut nous dire le nom de tous les Têtes-de-Boule. A Coucoucache et Weymontachaigne il y a environ 60 familles sauvages ; à Kikendache une vingtaine de familles ne relevant pas de la même tribu. Coucoucache (île du Hibou) est le premier dépôt de la compagnie de la Baie d'Hudson ; Weymontachaigne (Bellevue) est la résidence de M. George McKenzie, premier facteur de la compagnie dans le St. Maurice. A Kikendache (anse au gros cyprès) les sauvages appartiennent surtout aux tribus qui dominent dans la région du Saguenay.

La compagnie de la Baie d'Hudson, bien loin d'être affaiblie par l'abolition légale de son privilège, semble déployer une vigueur nouvelle. Non contente des postes qu'elle a déjà dans le St. Maurice, elle est en frais d'en établir un autre sur la Manouan (Rivière aux œufs).

Il faut dire aussi que les intérêts de la compagnie sont bien servis par la popularité de son principal agent, M. McKenzie. Plu-

sieurs familles des îles Hybrides, les O'Keene, entre autres, sont établies à Weymontachigne avec M. McKenzie. Ils y font de l'agriculture — à 200 milles au nord de Trois-Rivières — qui réussit parfaitement.

Malgré les efforts des missionnaires les sauvages ne peuvent s'habituer à cultiver la terre ; ils aiment mieux continuer la vie nomade de leurs ancêtres et ne vivre que des chances de la chasse et de la pêche. Il est consolant toutefois de constater que, après avoir subi pendant longtemps une période de décroissement, la population des Têtes de-Boule augmente à présent d'année en année.

Le Tête-de-Boule est naturellement intelligent, quoiqu'enclin à la paresse et à l'ivrognerie. Ainsi presque tous les sauvages savent lire. Comment l'apprennent ils ? Le missionnaire leur donne quelques leçons et leur laisse un livre. Quand le missionnaire revient au bout d'un an, son élève peut lire son livre d'un bout à l'autre sans hésiter. Tous appartiennent au christianisme. Ils ont de singulières notions d'honneur. Ils crèveront de faim plutôt que de dérober un sac de lard ou de farine. Mais s'ils sont endettés envers quelqu'un, ils auront recours à toutes les subtilités pour s'exempter de le payer. Ceux qui font avec eux la traite des pelleteries en savent quelque chose.

La plus grande plaie de la vie sauvage, c'est l'ivrognerie. Il y a des moments surtout où pour une bouteille de *sketewago* (whisky), vous obtiendrez du sauvage tout ce que vous voudrez, l'honneur de sa famille aussi bien que le fruit d'une chasse laborieuse.

Les Tête-de-Boule, fragment de la grande nation algonquine, n'ont pas encore perdu leur organisation traditionnelle. Le chef de la tribu se nomme présentement Bédigoë.

Quel sort est réservé à ces tribus sauvages ? déjà elles sont mêlées aux blancs et il est probable qu'elles finiront, au bout de plus ou moins de temps, par se laisser absorber complétement par la race blanche.

X

QUELQUES CHIFFRES.

Il y a à la Tuque des travaux considérables exécutés par le gouvernement afin d'aider au développement du commerce de bois. Ces travaux n'ont été terminés d'ailleurs qu'en 1855.

Il n'y a pas longtemps que le gouvernement s'occupe du St.

Maurice. Avant 1850, cet immense et riche territoire n'était connu que des chasseurs et des bêtes fauves, lorsque des hommes entreprenants s'avisèrent d'exploiter le bois de construction. En peu de temps l'attention fut éveillée et le gouvernement vint généreusement à notre aide. En 1852 il fit construire simultanément les ouvrages dispendieux qui se trouvent à l'embouchure du St. Maurice, aux chûtes des Grès, de Shawenigan et de la Grand'mère. Ouverts au printemps de 1853, ces travaux donnèrent une impulsion vigoureuse au commerce de bois. Encouragé par ces premiers résultats, le gouvernement fit faire ensuite les travaux de la Tuque en 1855, ceux des Petites Piles en 1863 et ceux du Remous Plamondon en 1866. En 1856 et 1857, pendant que le bateau à vapeur de la maison Philipp, Norcross & Cie faisait le service entre les Grandes Piles et la Tuque, le gouvernement avait fait creuser le Rapide de la Manigance.

On calcule, à l'heure qu'il est, qu'il y a sur le St. Maurice 44,000 pieds d'estacades ; 1,000 pieds de glissoires ; 3,300 pieds de barrages et jetées latérales.

Sur le Vermillon, le gouvernement n'avait pas voulu d'abord faire de travaux ; des commerçants de bois ont fait à leurs frais audelà de 2,500 pieds d'estacades et de 500 pieds de glissoires. Ces travaux s'étendent depuis le confluent du Vermillon avec le St. Maurice jusqu'à cinq milles plus haut. Mieux avisé le gouvernement a fait l'acquisition de ces travaux en 1866, et c'est là, à l'Iroquois, que demeure M. François Lacroix, nommé gardien par le ministère des Travaux Publics.

Tous les travaux exécutés dans le St. Maurice ont coûté à peu près $300,000. Il faut dire aussi que le gouvernement a retiré un joli denier, au moyen de ses taxes sur le commerce de bois. L'argent employé dans les améliorations sur le St. Maurice est un argent pour le gouvernement placé à gros intérêts Le commerce de bois tend toujours à prendre des proportions de plus en plus prodigieuses. Ainsi, nos marchands de bois vont aujourd'hui chercher des billots jusqu'au fond de la Rivière Manouan. Et comme le bois de construction devient de plus en plus rare aux Etats-Unis, il est probable qu'on finira par aller chercher jusqu'aux pins rabougris qui se trouvent dans le voisinage de Weymontachaigne. Autrefois on ne prenait que le beau pin, parfaitement clair. Aujourd'hui on prend l'épinette. Bientôt on prendra la pruche.

De même, depuis cinq ou six ans, les terres à bois de construction ont pris une valeur nouvelle à laquelle on n'aurait pas voulu songer naguère. Ainsi, les *limites* de M. Broster qui, il y a cinq

ans, valaient à peu près $20,000 sur le marché monétaire, se vendront aujourd'hui près de $100,000.

Supposons pour un instant que les terres données par la province de Québec à la compagnie du chemin de fer du nord augmentent de valeur dans la même proportion. Tous les actionnaires feront fortune et les municipalités qui souscrivent pourront alors vivre de leurs rentes.

XI

LE RETOUR.

Nous étions à causer de toutes ces choses, sur le haut de la montagne de la Tuque, lorsqu'on donna le signal du départ, le dimanche vers dix heures de l'avant-midi. C'est une bagatelle que de descendre de la Tuque. Nous avons mis quatre jours à monter ici. Eh bien ! nous allons partir tard aujourd'hui et demain soir nous nous coucherons de bonne heure à Trois-Rivières.

En descendant de la Tuque, nous voulions voir un peu plus de pays qu'en montant. Il fallut arrêter un instant, à la Rivière-au-Rat, à la ferme de M. Baptist, où M. Adams voulait absolument nous faire dîner.

Nous avions hâte de continuer, nous n'acceptâmes qu'un verre de lait. Joyeux spectacle ! C'était un dimanche. Toutes les jeunesses du village (nous l'avons dit, la Rivière-au-Rat possède un véritable village) s'en allaient aux bluets dans une grande chaloupe

Les quadrilles
Les chansons
Mèlent filles
Et garçons.

Les chansons surtout. Avec quel joyeux entrain, ils chantaient les refrains les plus populaires parmi les voyageurs du St. Maurice. Ces refrains ne sont pas tous d'une moralité irréprochable, mais enfin on y est habitué par là et l'on n'est pas bégueule.

Le soir venu, nous couchons dans un chaland, à la tête du rapide de la Manigance. Rien de plus commode après tout que ces chalands. On y fait la cuisine, on y met la table, l'on mange et dort comme père et mère.

Les étoiles brillaient encore au firmament, les premiers rayons du jour se montraient à peine du côté de l'Orient, que déjà nous étions en route, nous sautions le Rapide et vogue la galère vers les

Piles. Au lieu de débarquer aux Grandes Piles où nous étions embarqués, nous faisons le Portage par le côté Est et nous reprenons la rivière pour descendre jusqu'à la Baie de Shawenigan. Un peu plus bas que les Grandes Piles se trouvent les Petites Piles, autre rapide un peu moins fort. En arrivant à ce rapide, nos compagnons sautent sur le rivage, afin d'alléger l'embarcation. Je reste dans le canot, décidé à connaître les émotions que l'on éprouve en tombant dans ces passes périlleuses. En un clin-d'œil, les hommes qui guident le canot, saisissent le fil de l'eau, visent la direction qu'il faut prendre, et nous voilà dans le courant. Nous volons sur l'eau, le canot glisse avec la rapidité d'un engin lancé à toute vapeur. " Force à droite ! force à gauche ! crie l'homme de l'avant à celui de l'arrière. Prends garde au remous !

"Une roche, défions-nous..... C'est fait... hourrah pour nous autres !"

En effet, nous avions sauté le rapide en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Nos camarades reprennent leur place et nous arrivons de bonne heure à la Grand'Mère, chez M. Lacroix, surveillant de travaux du gouvernement en cet endroit.

La chûte de la Grand'Mère n'a que 40 pieds de haut, mais elle présente une des scènes les plus pittoresques qu'il soit possible de voir. Evidemment travaillé par des soulèvements volcaniques, le St. Maurice forme en cet endroit plusieurs petites îles et laisse voir çà et là quelques rochers escarpés. En plein milieu de la chûte sort de l'onde bouillonnante un bloc de rocher taillé en forme de muraille et montre du côté de l'Est le profil parfaitement dessiné d'une vieille femme. On dirait une apparition fantasmagorique sortant en plein jour du pays des songes. Il semble même qu'on reconnait les traits d'une femme sauvage, d'une *squaw*. Le nez effilé, le menton un peu pointu, la bouche un peu entrouverte, le front dénudé, la ressemblance est frappante. Le ciseau du sculpteur n'aurait pu faire mieux. On comprend après cela pourquoi les voyageurs ont baptisé cette place la Grand'mère.

Jadis, quelques loustics avaient placé dans la bouche de la *Grand' Mère* une pipe monumentale. L'œuvre des hommes a disparu, mais l'œuvre du Sculpteur éternel est impérissable.

C'est ici, sur une pointe qu'on nous montre que le fils du gouverneur Head s'est noyé en se baignant. Pauvre jeune homme, il n'avait que vingt ans, une santé florissante, un avenir souriant. Projets, espérances, amours, tout s'est englouti là, à quelques pas du rivage, sous les yeux du père éploré.

Cette noyade et celle de M. Harper, missionnaire ont eu beaucoup

de retentissement dans le pays. M. Harper s'est noyé plus haut que la Tuque, à l'endroit qu'en appelle les Grandes Pointes. Une épitaphe écrite sur la souche d'un pin indiquait la place. Il y a trois ou quatre ans, cette épitaphe a été détachée de la souche, copiée sur une autre et envoyée au frère du regretté missionnaire, à M. Harper, ancien curé de St. Grégoire.

Que d'autres cadavres ignorés les flots du St. Maurice ont roulés dans leur cours !

Chose singulière ! Pour faire des soldats, les canadiens ne sont pas plus braves que les autres. Mais pour faire des expéditions aventureuses, pour tenter des coups hardis, pour travailler impassibles au milieu des plus grands périls, ils n'ont pas leurs égaux. Les étrangers qui visitent notre pays en hiver, sont émerveillés de la hardiesse de nos canotiers qui traversent le St. Laurent au milieu des glaces et des tempêtes. Un évêque français, missionnaire au nord ouest, me disait un jour qu'il ne connaissait que les canadiens et les Métis pour faire une pareille besogne.

Mais dans la saison du printemps, sur le St. Maurice et sur l'Ottawa, ces périls font en quelque sorte partie intégrante de la vie habituelle de notre population laborieuse.

Après avoir quitté la Grand'Mère, nous sautons le rapide des Hêtres, pas plus formidable que les Petites Piles, mais beaucoup plus embarrassé. C'est ici, non loin de ce rapide, que la seigneurie du Cap de la Magdeleine traverse sur le côté ouest du St. Maurice.

Le paysage est ravissant. Les bords de la Rivière sont moins escarpés qu'ailleurs et nous laissent voir d'immenses plaines fertiles. De temps en temps, un îlot coquet se berce mollement au milieu de la rivière comme un nid d'alcyon sur l'océan. Plus loin, des îles, de véritables îles, propres à la culture, rompent la monotonie des aspects de la rivière. En approchant de la chûte de Shawenigan surtout, nous trouvons un groupe d'îles charmantes. Il y en a une dizaine. On pourrait appeler cette place les Dix-îles comme on en a appelé une autre, sur le St. Laurent, les Mille-îles.

Est-ce une illusion d'optique dont les savants se moqueront ? A un demi-mille environ de la grande cataracte, il nous semble que les flots forment une ondulation très-accentuée, que le courant, attiré par la chûte, s'élève à un niveau plus élevé au lieu d'aller en descendant suivant les règles ordinaires.

Enfin, nous entendons tout près de nous le mugissement de la chûte, nous voyons l'hôtel Turcotte, nous y sommes arrivés.

Parlerai-je de la chûte Shawenigan ? La chose n'est point facile. Il nous faudrait un artiste de premier ordre pour rendre à cette chûte la justice retentissante que Chauteaubriand a rendue à celle

de Niagara. Nous attendons cet artiste. En l'attendant, nous invitons ceux qui ont admiré Niagara à venir voir sa digne rivale.

C'est en descendant à côté de la chûte, pour traverser la baie, que j'ai bien compris l'origine du mot Shawenigan, telle que me l'avait expliquée M. Francis Lacroix qui sait le sauvage comme son *Pater*. Le vrai mot est *Shabonigan*, portage fait en faîne. En effet, c'est bien cela, ce portage a des arrêtes aigues qui, pour les hommes des bois, font penser à la conformation du fruit du hêtre. *Shabonigan*, qu'en dites-vous, cela sonne mieux que *Shawenigan?*

Aussitôt que nous eûmes traversé la Baie, M. Arthur Rousseau vint nous recevoir au rivage. M. François Rousseau et son fils, M. Arthur Rousseau, sont surveillants des travaux du gouvernement à la chûte. Nous n'avons pas besoin de vanter leur courtoisie, les touristes qui vont à la Chûte en savent quelque chose. Aussi, nous n'avons pas été surpris de trouver la table mise sur le rivage exprès pour nous restaurer. Il était alors quatre heures. A neuf heures du soir, nous étions à Trois-Rivières, huit jours après notre départ, contents, enchantés de notre excursion, pas fâchés cependant de retrouver le *chez-soi,—home, sweet home!*

E. Gérin.

Trois-Rivières, septembre 1871.